

La linguistique a-t-elle un avenir ?

Pierre FRATH
Université de Reims Champagne-Ardenne
UFR des Lettres et Sciences Humaines
CIRLEP
57 Avenue Pierre Taittinger
51000 Reims
pierre.fraith@univ-reims.fr
<http://www.res-per-nomen.org>

Résumé

Jusque dans les années soixante-dix, la linguistique était LA science humaine par excellence, et elle a largement contribué au développement de domaines tels que l'anthropologie, la philosophie et les études littéraires. De nos jours, elle a perdu presque toute son influence et ne jouit plus que d'une existence universitaire résiduelle. Que s'est-il passé ? Cet article analyse les causes de la chute et propose *in fine* quelques idées pour développer notre discipline.

Abstract

Forty years ago, Linguistics used to be THE human science *par excellence*. It deeply influenced many other domains, *e.g.* anthropology, philosophy and literary studies. Nowadays its influence has all but dwindled and its position in universities is a residual one. What has happened? This article examines the reasons of the fall and offers a few ideas to develop linguistics.

La linguistique a-t-elle un avenir ? Cette question est volontairement provocante, et la raison en est que je ne suis pas particulièrement optimiste quant à la réception de cet article. J'ai développé la plupart des arguments avancés ici dans un texte intitulé « La fin de la linguistique »¹, sans aucune réaction, ni positive, ni négative. Peut-être est-ce parce la publication s'en est faite dans un volume de *Mélanges* offerts à un collègue, donc avec une diffusion restreinte, et peut-être qu'une publication dans une revue telle que « Langage et Société » permettra cette fois-ci d'engager le débat. Peut-être s'agit-il aussi d'un refus de voir ce qui crève pourtant les yeux : « ignore the messenger », pourrait-on dire sur le format de « shoot the messenger ». Ou alors, plus probablement, il s'agit d'une illustration de plus de cet inquiétant phénomène déjà relevé par Georges Mounin dans les années quatre-vingts, à savoir que nous ne nous lisons plus.

Mais je voudrais tout de même rassurer le lecteur : la linguistique est certes menacée, mais elle ne sera condamnée que si nous ne prenons pas les décisions qui permettront de la faire vivre. Il faut toutefois reconnaître que la situation n'est pas très bonne. Les plus jeunes de nos collègues n'en sont peut-être pas conscients, mais la linguistique était LA science humaine par excellence il y a encore une quarantaine d'année. Aujourd'hui, elle vitote au sein de chapelles qui s'ignorent, qui ne se lisent pas entre elles, qui refusent même la discussion un peu critique, ressentie comme une activité incongrue et de mauvais goût, à laquelle il convient de ne pas prendre part. Elle n'a plus guère d'impact ni sur les disciplines voisines, ni sur le grand public en général.

¹ Frath 2011

On attend des médecins des avancées thérapeutiques ; des scientifiques des progrès dans la connaissance de la matière et son cortège d'applications pratiques ; des philosophes, des sociologues ou des historiens des éclaircissements sur le monde actuel. Des linguistes, on n'attend pas grand-chose. Et pourtant, comme on le verra par la suite, il existe un potentiel important de domaines où leur expertise pourrait avoir un rôle social utile et visible.

Dans ce texte, je commencerai par décrire le déclin de notre discipline et en analyser les causes, puis je vais essayer de proposer des solutions qui permettraient de la développer.

Invisibilité sociale et existence universitaire résiduelle

Comment en sommes-nous arrivés à ce niveau d'invisibilité ? Il y a certainement des causes externes à la discipline, et notamment, la perte d'influence des Lettres en général. Il semble que les jeunes générations estiment qu'il n'y a que peu d'avenir dans les disciplines littéraires, et qu'il vaut mieux choisir les Sciences Economiques ou le Droit. Peut-être ont-ils raison, mais ce n'est pas une bonne nouvelle pour les Sciences Humaines. Une partie des meilleurs étudiants se dirigeait naguère vers les Lettres, ce qui assurait un bon vivier d'étudiants en linguistique. Pour avoir participé à beaucoup de comités de recrutements en linguistique anglaise ces dernières années, il me semble que le nombre d'excellents candidats à la maîtrise de conférences est en baisse, au profit de candidats dont le profil recherche est faible, voire inexistant, ou centré sur des problématiques très étroites dont ils n'envisagent guère de dévier. Ou alors, ils se considèrent comme les porte-parole de la doctrine à laquelle ils ont été exposés durant leurs études, et qu'ils vont systématiquement appliquer à leurs enseignements et dans leur recherche, sans jamais examiner des doctrines concurrentes.

L'habitude prise de ne pas lire les travaux des collègues n'est peut-être qu'un symptôme d'un phénomène plus général, celui de ne rien lire du tout en dehors de ce qui relève strictement du micro-domaine où on évolue avec les quelques *happy few* qu'on retrouve périodiquement dans les colloques. C'est peut-être pour cela que les grandes librairies de centre ville ne proposent plus que quelques ouvrages de linguistique là où elles offraient naguère un véritable rayon. J'ai d'ailleurs constaté chez nombre de collègues une sorte de coquetterie dans l'aveu de leur ignorance. Chacun a le sentiment d'être un spécialiste dans un domaine très étroit, ce qui semble justifier à ses yeux un certain manque d'intérêt pour des questions même voisines. Certains ouvrages récents, par ailleurs de grande qualité linguistique, font ainsi montre de très grandes naïvetés théoriques et d'une méconnaissance presque totale de problématiques pourtant banales en philosophie. Il en résulte un règne presque sans partage de conceptions platoniciennes et dualistes dans l'approche de la langue, qui ont enfermé notre discipline dans des impasses théoriques dont il sera difficile de sortir, le problème n'étant pas même conscient chez la plupart². La linguistique souffre en conséquence de très graves problèmes épistémologiques, que j'aborderai plus loin.

Enfin, pour terminer ce désespérant tableau il me faut encore mentionner un comportement assez suicidaire apparu dans certaines universités, dont la mienne, lors de la refonte récente des maquettes. J'ai pu constater en effet, chez certains collègues, un désir de réduire la part de la linguistique générale et de la phonétique/phonologie au profit de la syntaxe, et pas n'importe laquelle, la syntaxe franco-française du CAPES et de l'agrégation d'anglais, celle qui donne du poids dans les jurys et donc dans les réunions de département. Il y a là sans doute une part d'auto-défense : il faut montrer aux étudiants et à l'université que ce qu'on leur enseigne est « utile » pour leurs examens. Il y a aussi une méfiance profonde vis-à-

² La situation n'est pas meilleure au-delà de nos frontières. Lors d'une conférence en Belgique, j'ai fait état du dualisme flagrant du générativisme et du cognitivisme en général. Un collègue du MIT eut l'air surpris et me demanda des précisions, que je lui donnai. Le lendemain, il me dit qu'il avait réfléchi et qu'au fond il n'avait rien contre le dualisme.

vis de ce qui n'est pas estampillé. La linguistique, c'est la syntaxe, de préférence celle des concours, à la rigueur la sémantique ; le reste n'est que fioritures.

Cette adoration des concours remonte à l'époque pas si lointaine où le terme consacré pour la didactique des langues était celui de « linguistique appliquée ». On pensait que l'enseignement d'une langue ne pouvait se faire qu'après une bonne formation en linguistique, et notamment en syntaxe. Les didacticiens des langues ont rompu ce lien, mais il reste de cette période des programmes de linguistique assez conséquents pour la préparation aux concours de l'enseignement des langues vivantes et des lettres. S'ils disparaissaient, il est à craindre que les postes de linguistique ne se raréfient rapidement dans les départements de langues.

Il y a d'autres causes au déclin de notre discipline. L'une d'elles est sans doute un certain repli sur des micro-problèmes et une technicité rebutante pour le non-linguiste, et même pour le linguiste d'une autre obédience. Il y a aussi un certain manque de souffle : on n'écrit plus guère de textes généraux destinés au grand public éduqué.

La linguistique est ainsi dans une situation éminemment fragile. Combien de temps une discipline peut-elle survivre sans rôle social ? Combien de temps peut-elle exister sans liens avec d'autres disciplines ? Combien de temps avant qu'elle ne soit plus qu'une scolastique détachée de toute contingence ? Combien de temps avant que le couperet ne tombe ?

Splendeurs et fastes passés et présents

Mais, sera-t-on tenté de dire, peu importe l'impact social et disciplinaire : la linguistique a produit et produit encore un corpus de connaissances important qui a sa propre valeur. En vérité, la situation est très contrastée. Pour essayer de la comprendre, faisons un rapide survol du 20^e siècle. On admet généralement que la linguistique moderne commence avec les travaux de Ferdinand de Saussure en Europe, et d'Edward Sapir et de Léonard Bloomfield outre-Atlantique. Ces auteurs ont développé des points de vue sur la langue et des méthodologies tout à fait scientifiques, regroupés par la suite sous l'appellation très générale de « structuralisme », qui ont permis une véritable compréhension du langage, toute nouvelle et très convaincante, et qui ont fait avancer la connaissance linguistique à grands pas. Qu'on pense à la phonologie de Nicolas Troubetsky, aux travaux du Cercle linguistique de Copenhague, à l'École de Prague, aux grands auteurs du 20^e siècle, anglais, allemands, italiens, français, américains, etc. Ce sont ces succès qui ont incité des disciplines voisines à s'inspirer du structuralisme pour leur propre usage.

D'autres grands auteurs ont développé des travaux en dehors du structuralisme, avec des résultats non moins intéressants. Citons entre autres Gustave Guillaume et sa psychomécanique, Antoine Culioli et la théorie des opérations énonciatives, M.A.K Halliday et son fonctionnalisme, les travaux de l'INaLF en lexicographie informatique à partir de corpus, repris ensuite par John Sinclair et son équipe du Collins-CoBuild, révolutionnant les méthodes de compilation et donnant naissance à des dictionnaires de grande qualité.

Le début de la fin...

La tradition structuraliste s'est affaiblie à partir des années soixante, car elle fut concurrencée par une linguistique plus mentaliste, d'origine américaine, qui s'est imposée à partir de 1957 après la publication par Noam Chomsky de ses *Structures syntaxiques* (Chomsky 1957). Cet auteur a développé une linguistique formelle qui a permis aux linguistes de travailler avec des informaticiens et des psychologues à un programme extrêmement ambitieux, celui de l'Intelligence Artificielle, qui allait, pensait-on, révéler le fonctionnement de la pensée et du langage. La preuve de leur réussite serait la réalisation de programmes intelligents, peut-être même de robots anthropomorphes. Pendant quelques décennies, dans le

sillage de ce qu'on appelait la cybernétique, la linguistique a ainsi véritablement été une science populaire, avec un impact réel sur d'autres disciplines et le grand public. D'ailleurs, Noam Chomsky est devenu une véritable star dans la sphère anglophone, fréquemment cité comme un des grands penseurs du 20^e siècle.

Malheureusement, la grammaire générative et ses héritières n'ont pas répondu aux attentes. Les programmes d'intelligence artificielle linguistique ont tous échoué : pas de machines à traduire intelligentes, pas de communication homme-machine en langue naturelle, pas de véritable acquisition de connaissances à partir de textes, pas d'apprentissage automatique.

Un échec en recherche est généralement causé soit par un mauvais point de départ, soit par une mauvaise mise en œuvre technique. Si cinquante années d'efforts n'ont rien donné, alors il y a de fortes chances que ce soit la première cause qui soit la bonne. Et en effet, le générativisme et ses héritiers sont profondément dualistes et réductionnistes. Ils conçoivent la langue comme un phénomène essentiellement individuel, qui a pour substrat le cerveau, dont le linguiste exprime l'activité en termes fonctionnels, formalisables grâce à des universaux et des fonctions, des lois ou des principes. Or toute explication mécanique d'un phénomène humain, même mathématisante, nécessite qu'on rende compte de la mise en route du mécanisme et de sa conduite, et donc, qu'on le veuille ou non, l'introduction d'au moins un autre objet causal, l'intentionnalité (ou l'esprit, ou l'âme), extérieur à la théorie, celui-là. On se retrouve alors, consciemment ou non, en plein dualisme, avec l'idée naïve de l'homuncule cartésien aux commandes du cerveau, ou, comme le disait Gilbert Ryle, du fantôme dans la machine (Ryle 1949).

Les grammaires formelles s'inspirent ostensiblement des méthodes scientifiques, où l'on observe l'objet et où on le réduit à ses composants, dont on formule ensuite les interactions pour rendre compte de la complexité initiale. Cette méthode est excellente à la condition que l'existence des composants puisse être prouvée indépendamment des besoins de la théorie, ce qui n'est pas le cas en linguistique, où on les postule librement sans se préoccuper de leur existence réelle, qui devient alors un acte de foi³. La quête se transforme alors en une entreprise essentialiste très éloignée du caractère scientifique affiché par le formalisme de l'approche ; et cela, le plus souvent, à l'insu de ses partisans.

Formalisme, essentialisme, ensorcellement et misère épistémologique

Une version extrême de ces croyances pseudo-scientifiques peut être constatée chez nombre de collègues, notamment américains, qui considèrent par exemple que la fonction chomskyenne *merge* et la récursivité en tant que spécificité du langage humain sont des faits scientifiques établis. Mais ces entités n'ont pas de réalité démontrée et ne peuvent en aucun cas jouer le rôle causal que leurs partisans leur attribuent. Croire en l'existence d'entités de ce type, c'est être victime de ce que Wittgenstein appelait l'ensorcellement par le langage ; c'est se laisser abuser par la puissance démiurgique du langage, qui crée les choses dénommées en tant qu'entités *séparées*⁴ ; c'est croire que les objets du monde nous sont donnés en pleine lumière, débarrassés de leur gangue linguistique et anthropologique, et que nous y avons un accès direct et non-problématique. Mais ce n'est pas le cas.

³ Voir par exemple Frath (2005) pour une critique de Leonard Talmy et de James Pustejovsky.

⁴ La langue possède bel et bien un pouvoir démiurgique, car seules les choses nommées existent *séparément* dans notre conscience collective. Dans ce que les Anglais appellent *river*, les Français voient deux réalités différentes, « fleuve » et « rivière », distinguées en fonction du débit du cours d'eau et du lieu où il se jette, mer ou autre cours d'eau. Ce n'est pas du solipsisme : ces objets existent bel et bien en dehors de nous, mais l'existence de deux mots en français génère l'existence pour nous de deux réalités différentes.

Récurtivité...

Prenons l'exemple de la récurtivité. C'est une notion que Chomsky a amenée en passant, à la fin du chapitre 3 de ses *Structures syntaxiques*, au détour d'une phrase, pour introduire la notion d'infini dans les grammaires de Markov à états finis. D'ailleurs, il s'est trompé, et son exemple est en réalité une boucle itérative, donc sans rapport avec ce que l'on appelle récurtivité en mathématiques, c'est-à-dire une fonction qui s'appelle elle-même. Il n'empêche, cette notion a eu beaucoup de succès, même si sa définition reste aujourd'hui aussi confuse qu'hier. Un récent colloque sur la récurtivité en langue⁵ a mis en évidence la grande misère conceptuelle de cette notion, puisque toute boucle, toute inclusion d'une structure dans une autre, et même tout feed-back, semblent pouvoir être considérés comme des occurrences de récurtivité.

Et puisqu'elle existe de manière évidente, alors pourquoi ne pas lui attribuer une place dans la vaste chaîne de l'évolution ? En 2002, le grand journal scientifique *Science* a publié un article de Hauser, Chomsky et Fitch, intitulé « The Faculty of Language : What Is It, Who Has It, and How Did It Evolve? », dans lequel les auteurs prétendent avoir scientifiquement établi que la récurtivité est ce qui différencie le langage des hommes de celui des animaux. La lecture de l'article montre cependant que ce n'est pas le cas⁶. Il fut vivement critiqué, notamment par Bickerton (2009), sans que cela ne gêne en rien la carrière des idées véhiculées par le texte, ce qui est révélateur de l'état épistémologique dégradé de notre discipline.

...homosexualité, intelligence...

Mais comment fonctionne cet ensorcellement par le langage dont parle Wittgenstein ? Il repose sur une vision non-critique du langage qui nous fait croire que nommer une chose, c'est étiqueter une entité préexistante qui attendait de toute éternité d'être découverte. C'est parfois le cas. Mais bien souvent, les choses dénommées n'ont qu'une existence anthropologique sans réalité physique. Rechercher les causes naturelles d'une telle entité, c'est alors entrer de plein pied dans une métaphysique très naïve. C'est ce qui arrive lorsqu'on affirme par exemple avoir trouvé la cause biologique de phénomènes tels que l'intelligence ou l'homosexualité. Or dire cela, c'est croire naïvement deux choses :

- 1) qu'il existe dans le monde, en soi, une telle chose que l'intelligence ou l'homosexualité, et
- 2) que ces choses sont produites par une configuration de la matière qui constitue notre corps.

Mais est-ce le cas ? Il existe certainement une grande variabilité dans les comportements sexuels et les actions humaines. Qu'on qualifie certains de ces comportements d'homosexuels, et certaines actions d'intelligentes, c'est ce que nous faisons couramment à l'aide des mots « homosexuel » et « intelligent ». Mais par-delà cet usage référentiel et catégorisant des mots, la langue nous incite à penser que ces entités existent en soi, et que des comportements individuels ne sont que l'expression particulière de catégories générales. Autrement dit, l'homosexualité et l'intelligence auraient une existence catégorielle platonicienne par-delà les occurrences.

Mais, se dit peut-être le lecteur, l'homosexualité existe bel et bien. Et il est vrai qu'il y a des personnes qui préfèrent des partenaires de leur sexe, un comportement qu'on range dans la catégorie plus générale des orientations sexuelles. Une d'entre elles a été dénommée

⁵ « Language and Recursion », du 14 au 16 mars 2011, à l'Université de Mons (Belgique).

⁶ Je n'ai pas la place ici de critiquer l'article sur le fond, mais le lecteur s'en rendra sans doute compte par lui-même.

« homosexualité »⁷, et elle a été l'objet d'innombrables commentaires, le plus souvent négatifs, depuis la nuit des temps. L'homosexualité n'est ainsi pas juste un objet définissable dans notre expérience humaine physique ; elle est aussi un objet culturel façonné par un imposant corpus. Contrairement à d'autres orientations sexuelles possibles, par exemple de ceux ou celles qui préfèrent les obèses ou les blond(e)s, l'homosexualité bénéficie d'une existence séparée. Il y a des homosexuels, mais il n'y a pas d'« obésophiles » ni de « blondophiles »⁸, et ces orientations n'ont ainsi pas d'existence séparée matérialisée par des mots qu'on puisse utiliser en discours et qui soient en mesure de cristalliser un corpus autour d'eux. On dira simplement, de manière analytique, qu'untel préfère les blondes ou les femmes bien en chair. L'homosexualité possède ainsi une double existence : elle est dotée d'une réalité définissable dans notre expérience commune, mais sa saillance sélectionnée est entièrement due à l'existence de mots la désignant et d'un corpus associé. Essayer de lui trouver des causes biologiques, c'est une entreprise impossible qui ne peut rien expliquer sur le fond. Pourquoi rechercher les causes de l'homosexualité et pas celles de la « blondophilie » ? Une approche véritablement scientifique de l'homosexualité ne peut être que de l'ordre du commentaire anthropologique. L'explication ontologique n'est que mythologie.

... vérité et désespoir

Mais revenons à la récursivité. Le colloque mentionné plus haut a donné l'occasion à des chercheurs en psychologie, en éthologie ou en linguistique de présenter leurs travaux. C'est ainsi que des psychologues ont expliqué comment ils se sont mis en quête de la récursivité dans le cerveau, et comment ils pensent l'avoir peut-être trouvée sous la forme d'une circulation en boucle des influx nerveux⁹. Mais est-ce de la récursivité ? Tout dépend évidemment de la définition qu'on en donne, mais cette récursivité-là n'a clairement rien d'une fonction auto-appelante.

Des éthologues quelque peu contestataires pensent l'avoir découverte également chez certains singes¹⁰, une position vivement combattue par les tenants de l'orthodoxie issue de Hauser, Chomsky et Fitch (2002), dont Fitch lui-même, car elle affaiblit leur position, même si elle ne conteste pas l'existence de la récursivité. Les uns ont ainsi dépensé des trésors d'énergie pour trouver la récursivité là où elle n'est sans doute pas. D'autres attaquent l'orthodoxie sans nier l'existence de la récursivité car ils la tiennent pour acquise. D'autres enfin, comme l'auteur de ces lignes, la nient en bloc¹¹.

La récursivité possède une forte réalité culturelle dans le milieu des linguistes, qui dépasse de loin les preuves de son existence réelle, contrairement à l'homosexualité, qu'on peut assez facilement caractériser indépendamment du corpus associé¹². Et cinquante années

⁷ Ou à l'aide d'autres mots, généralement péjoratifs et insultants.

⁸ Il est vrai que les sexologues ont donné des noms à diverses « paraphilies » (nouveau nom moins péjoratif pour « perversion sexuelle »), par exemple l'albinophilie, qui désigne, semble-t-il, une attirance pour les objets rouges. Je n'ai pas trouvé de nom scientifique pour « blondophile » ou « obésophile ». Mais on me signale que le terme de « fat admirer » gagne du terrain aux Etats-Unis. Voici donc une préférence sexuelle en train d'acquiescer une existence sociale séparée.

⁹ Friederici Angela (2011): « Is there a brain basis for recursion? », paper given at the *Language and Recursion Conference*, 14-16 March 2011, Université de Mons (Belgique).

¹⁰ Demolin Didier (2011): « Recursion in non-human primate vocalizations », paper given at the *Language and Recursion Conference*, 14-16 March 2011, Université de Mons (Belgique).

¹¹ Frath Pierre (2011): « There is no recursion in language », paper given at the *Language and Recursion Conference*, 14-16 March 2011, Université de Mons (Belgique).

¹² Notons tout de même que cela n'est pas si facile que cela. La définition de l'homosexualité varie dans le temps et l'espace. L'homosexualité de couple moderne n'a ainsi pas grand-chose à voir avec le goût des Grecs pour les éphèbes. Chez les Arabes, on distingue deux sortes d'homosexuels masculins, les passifs (ceux jouent le rôle de

de publications constituent un corpus important qui rend oiseuse, au fond, toute discussion sur l'existence de la récursivité. On a ici une belle illustration de cette phrase de Wittgenstein : « *Est vrai et faux ce que les hommes disent l'être ; et ils s'accordent dans le langage qu'ils emploient. Ce n'est pas une conformité d'opinion, c'est une forme de vie* »¹³. Tous les arguments ont été avancés, tout a été écrit, et continue de l'être, et c'est cet ensemble de textes qui constitue l'existence *sociale* de la récursivité en langue. Paradoxalement, ceux qui la nient renforcent sa réalité culturelle, car ils contribuent puissamment à la production du corpus (ce qui est tout de même désespérant).

Quant à *merge*, la fonction principale du programme minimaliste de Chomsky, elle permet de *tout* expliquer, ou presque. Il ne reste dès lors plus qu'à découvrir le gène qui contrôle *merge*, et nous aurons une explication naturaliste et « scientifique » de notre activité linguistique. Il y a là une quête théologique de la cause première tout à fait surprenante, et très certainement culturellement déterminée. *Exit* toute la complexité humaine, au profit d'une doctrine trop puissante, simpliste, et qui ne peut rien expliquer sur le fond.

Donner un nom à une chose, c'est lui donner une existence sociale, c'est lui permettre d'agrèger un corpus autour d'elle ; c'est l'extraire de notre expérience, où elle se trouvait sans y être réellement car ignorée de nous, non encore isolée ; c'est la rendre humaine. Le problème, c'est que le processus de dénomination fonctionne toujours de la même manière, que la chose dénommée existe réellement ou non. La langue ne nous est d'aucun secours pour distinguer le vrai du faux, l'existant du non-existant ; au contraire, elle génère la confusion. Nous sommes bien ensorcelés par le langage, comme le dit Wittgenstein, et tout ce que nous pouvons faire, c'est essayer de ne pas l'être à chaque fois¹⁴, sachant que nous sommes irrémédiablement dans un monde humanisé, qui crée ses propres objets en nommant son expérience, et dont nous ne pouvons nous extraire pour le voir de l'extérieur.

Essentialisme *soft* : un déficit épistémologique chronique

Une version moins caricaturale de cet essentialisme est discernable dans le travail des linguistes de tous bords lorsqu'ils posent, plus ou moins inconsciemment, certains concepts comme causes des phénomènes linguistiques, par exemple les relations logico-sémantiques, les fonctions syntaxiques, ou encore les catégories¹⁵. Le linguiste ne se prononce pas, le plus souvent, sur la valeur ontologique des entités explicatives dont il fait usage, et laisse ainsi le champ ouvert à l'ambiguïté.

Par exemple, que penser de la relation de cause postulée pour expliquer une phrase telle que *J'ai pris un parapluie parce qu'il pleut* ? On peut la représenter dans le format ARB, avec A = *J'ai pris un parapluie*, B = *il pleut*, et R = *parce que* (relation de cause). Dans ce cas, ARB peut être interprété de deux manières : soit de manière descriptive, en ne s'engageant pas sur la réalité ontologique des entités explicatives, qui ne sont alors que des catégories verbales floues postulées pour attirer l'attention sur une ressemblance avec d'autres phrases causales ; soit de manière ontologique, avec un engagement fort sur la réalité des entités A, B et R. Et là, on est amené tout naturellement à penser que le cerveau produit A et B et veut expliquer A par B ; pour cela, l'esprit sélectionne la relation de cause quelque part dans le cerveau et choisit dans une liste l'élément lexico-grammatical qui correspond à la

la femme, méprisés) et les actifs (tolérés). Sans doute l'homosexualité entre-t-elle en résonance, dans les pays arabes, avec certaines attitudes sociales négatives vis-à-vis des femmes.

¹³ *Investigations Philosophiques*, §241.

¹⁴ Pour Wittgenstein, « la philosophie est la lutte contre l'ensorcellement de notre entendement par les moyens de notre langage » (*Investigations Philosophiques*, §109).

¹⁵ Pour une conception nominaliste de la catégorie, voir par exemple le chapitre 2 de Frath 2007.

structure syntaxique de subordination (*parce que*)¹⁶. L'irruption du dualisme et du réductionnisme est alors flagrante, ou en tout cas, devrait l'être. Le lecteur pourra appliquer lui-même cette analyse à d'autres grands problèmes linguistiques, tels que celui des facettes sémantiques de Cruse (1995), celui des *qualia* de Pustejovsky (1993, 1995), ou encore celui des zones actives de Langacker (1984).

Nos collègues des sciences connexes ne sont naturellement pas très clairement conscients de ces difficultés épistémologiques. Cependant, ils les subodorent. Une discussion avec des philosophes ou des littéraires révèle bien souvent une méfiance profonde envers la linguistique, car le flou épistémologique qui l'entoure est perçu plus ou moins distinctement.

Vers un renouveau épistémologique ?

Un renouveau de notre discipline nécessiterait pour le moins une mise en perspective épistémologique et une redéfinition de la méthode linguistique. Celle-ci devrait reposer, à mon avis, sur les quatre piliers suivants :

1. La linguistique est **une science descriptive**. Elle ne doit pas se fourvoyer dans la quête des universaux ou d'autres entités métaphysiques, même d'aspect mathématisant.
2. Elle doit étudier l'**usage** tel qu'il apparaît dans les **corpus**, et formuler ses **conclusions** à partir de l'observation des phénomènes et de leur comparaison. Elle ne doit pas se contenter d'établir des listes infinies d'observations, ainsi qu'on le voit trop fréquemment en linguistique de corpus ; il ne faut pas non plus s'engager dans des délires théoriques déconnectés de l'observation. Il faut les deux ; il faut que les conclusions tirées de l'observation soient en mesure de dire quelque chose sur le mystère du langage et de notre être linguistique.
3. Elle doit abandonner définitivement l'idée cartésienne que le langage et la pensée sont d'abord une activité individuelle. Cette idée résonne avec l'individualisme qui domine notre civilisation, mais elle va à l'encontre des faits : l'exemple des enfants sauvages montre bien que **l'homme n'apprend pas à parler en dehors d'une communauté**. Elle révèle une conception de l'être humain comme singularité absolue et irréfragable, très ancienne, puisque d'abord formulée par Platon, puis reprise par le Christianisme¹⁷. Notre réalité est plus complexe que cela, et il faudrait l'étudier en collaboration avec d'autres sciences telles que la philosophie, l'anthropologie, la psychologie, l'histoire, la littérature, la sociologie, etc.¹⁸.
4. Enfin, la linguistique doit apporter sa pierre à la compréhension de notre monde et intervenir dans les grands débats qui touchent au langage et aux langues. Elle doit reconquérir une **utilité sociale**.

Dans quels domaines la linguistique pourrait-elle s'investir et montrer qu'elle peut jouer un rôle ?

Elle doit tout d'abord se diversifier au-delà des problématiques syntactico-sémantiques qui dominent la scène universitaire, pour aborder de manière plus systématique d'autres

¹⁶ Il est vrai que le cerveau produit ces phrases, d'une manière ou d'une autre, mais pourquoi utiliser des entités platoniciennes pour la langue alors qu'on ne le fait pas par exemple pour les gestes, la digestion ou la reproduction, pour lesquels, plutôt que des fonctions et des universaux, on fait intervenir les notions d'habitude ou d'apprentissage, ou bien des descriptions anatomiques. C'est le signe que nous attribuons aux fonctions « supérieures », la pensée et le langage, une autre nature qu'aux basses fonctions biologiques.

¹⁷ Ainsi que le montre bien François Flahault dans son ouvrage de 2007 par exemple.

¹⁸ Le séminaire Res-per-nomen, du CIRLEP, un groupe de recherche de l'Université de Reims, regroupe des chercheurs en philosophie, en linguistique, en anthropologie, en psychologie autour de la problématique de la référence. Nous croyons que l'interdisciplinarité est la condition d'un développement futur.

branches telles que la phonologie, la lexicographie, la sociolinguistique, la psycholinguistique, et ainsi de suite, en prenant bien garde de ne pas constituer d'îlots isolés. Ces domaines sont certes étudiés dans les laboratoires de recherche, mais ne donnent pas toujours lieu à des enseignements, et ne sont pas forcément vus de manière applicative. Il faut ensuite ne pas hésiter à aborder les questions pratiques, par exemple en réinvestissant la didactique des langues, plus humblement que par le passé, ou en intervenant dans les questions de politique linguistique, d'où les linguistes sont singulièrement absents.

Retour vers la didactique des langues

La didactique des langues pourrait être facilement réinvestie par la linguistique si elle lui montrait son utilité. Cela pourrait être le cas par exemple de la phonologie dans l'enseignement de l'anglais. Il est notoire que les Français ont souvent de grosses difficultés à l'oral en anglais. Pour un phonologue, il est évident que c'est par méconnaissance de la structure phonologique de la langue, où, contrairement au français, ce ne sont pas tant les valeurs articulatoires des voyelles qui sont décisives pour une bonne reconnaissance des mots que leur schéma accentuel et ses conséquences sur l'articulation des voyelles. Tout cela n'est pas très connu des non-spécialistes, et même, bien souvent, des enseignants d'anglais eux-mêmes, car la phonologie n'est pas très enseignée à l'université, et quand elle l'est, c'est la plupart du temps de manière essentiellement théorique déconnectée de la pratique¹⁹.

Autre exemple de collaboration avec la didactique des langues : l'intercompréhension des langues voisines, qui repose sur un corpus de connaissances syntaxiques et lexicologiques considérable. Si les techniques de l'intercompréhension se développaient dans le système éducatif, cela ne pourrait pas se faire sans une formation très approfondie et ciblée dans ces domaines²⁰.

Scolarisation des enfants du Tiers-Monde dans leur langue

Un autre domaine où les linguistes pourraient apporter leur pierre, c'est celui de la sauvegarde des langues. Des milliers de langues essentiellement orales sont menacées de disparition pure et simple. Pourtant, une langue est une vision du monde particulière, et en ce sens, sa disparition est une perte considérable pour l'humanité dans son ensemble.

Que faudrait-il faire, par exemple à propos des langues africaines ? Deux choses. Tout d'abord une description exhaustive de toutes les langues par la collecte de corpus, et ensuite l'alphabétisation des enfants dans ces langues. Prenons l'exemple de la Tanzanie, riche de plus d'une centaine de langues, presque toutes menacées à court terme. Avec une collègue linguiste, locutrice native du chindali, une langue bantoue, nous avons réfléchi au moyen de sauvegarder et développer cette langue, qui n'est pas écrite. Il faudrait enregistrer des conversations familiales ou entre amis, des émissions de radio ou de télévision, des prêches à l'église, des contes, et ainsi de suite. Une rapide description phonologique permettrait d'associer les graphèmes de l'alphabet latin à chacun des phonèmes de la langue, ce qui permettrait à des étudiants locuteurs natifs du chindali, rémunérés pour cela, de transcrire les corpus enregistrés. Les transcriptions pourraient alors être rassemblées sur des sites internet, où, convenablement traitées par divers outils, elles pourraient permettre de générer des dictionnaires, première étape vers la création de manuels scolaires. Il faudrait aussi procéder à une description grammaticale. Le site internet pourrait contenir également des enregistrements audio et vidéo, des photos, des documentaires, et toute la littérature disponible. Ces données étant accessibles facilement, toute une activité scientifique pourrait se développer dans les

¹⁹ Pour preuve : comment se fait-il qu'il y ait si peu d'ouvrages de phonologie pratique, et que l'excellent manuel de Lionel Guierre, *Drills in English Stress Patterns*, publié en 1970, n'ait pas été réédité depuis 1984 ?

²⁰ Voir par exemple Capucho 2008, Capucho et Pelsmeakers 2008, Escudiet et Janin 2010.

universités du monde entier, ce qui ne manquerait pas d'avoir des retombées positives pour cette langue.

Cependant, un tel projet, étendu à l'ensemble des langues africaines, poserait d'importants problèmes politiques, car l'objectif principal en serait éducatif, et signifierait l'introduction à terme de ces langues dans les systèmes scolaires. Or, les pays africains ne voient pas toujours d'un bon œil le développement des langues locales car cela pourrait alimenter des tensions séparatistes. Il y a aussi des questions pratiques : sans appareil linguistique minimal (dictionnaires, recueils, manuels, ...), la question de leur usage scolaire ne peut même pas se poser. Il est alors plus simple d'alphabétiser les enfants dans la langue du colonisateur, ou dans une langue considérée comme nationale, tel le kiswahili en Tanzanie ou au Kenya, plus neutres politiquement, et plus riches d'un point de vue lexical. Pourtant, alphabétiser les enfants dans leur langue maternelle ne peut que leur donner plus d'assurance pour leurs apprentissages ultérieurs et améliorer l'image qu'ils se font de leurs langues et de leurs cultures. L'apprentissage du français, de l'anglais ou du portugais, malgré tout nécessaire pour diverses raisons, pourrait se faire dans un second temps, lorsque les enfants auraient acquis les bases dans leur langue maternelle.

Le grand public n'est pas conscient des enjeux linguistiques, et les politiques non plus. Si nous les linguistes n'expliquons pas pourquoi il est important de faire cet effort, rien ne pourra se faire.

Politique linguistique

Un autre thème d'intervention possible est celui de la politique linguistique, en France et en Europe. Il semble que l'on se dirige vers un monolinguisme européen de l'anglais. Mais qui a décidé de cela ? Les citoyens sont-ils conscients des conséquences pour leurs langues nationales ? Et est-il intéressant pour un pays de n'avoir que des monolingues de l'anglais, et très peu de spécialistes d'autres langues ? Les départements de Langues, Littérature et Cultures Etrangères voient une diminution drastique du nombre de leurs étudiants et certains pays ont d'ores et déjà procédé à des fermetures pures et simples dans certaines de leurs universités. Il semble que plus on fait l'Europe, moins on parle de langues. Cette anglomanie forcenée a déjà des conséquences graves dans la recherche, avec une disparition accélérée des journaux scientifiques dans d'autres langues que l'anglais²¹. Tout cela ne peut que déboucher sur un appauvrissement général et un conformisme destructeur, nous mettant dans la dépendance des conceptions américaines, pas toujours les meilleures. De plus en plus de masters sont d'ores et déjà enseignés en anglais, au détriment de l'efficacité et de la qualité²², sans parler du droit des citoyens à être éduqués dans une langue nationale. Si l'enseignement supérieur et la recherche se font en anglais, le français et les autres langues subiront ce qu'on nomme une perte de domaines, c'est-à-dire la disparition par manque d'usage des mots de la science et des techniques. Les générations futures seront alors dans l'incapacité d'exprimer dans leur langue tout ce qu'ils pensent. C'est déjà le cas du suédois et des autres langues nordiques, et l'allemand les suit de près dans cette voie funeste. Quand une langue en arrive à cette situation, les parents décident tout naturellement de mettre leurs enfants dans des écoles où on enseigne dans la langue de la connaissance et des métiers intéressants. Une demande de scolarisation en anglais véhiculaire apparaîtra sans doute sous peu en France, comme c'est déjà le cas dans nombre de pays européens. Elle sera d'abord formulée par les classes dominantes, qui verront là un moyen d'assurer un avantage à leurs enfants, puis elle se

²¹ Et souvent en dépit du bon sens. Ainsi, est-il raisonnable pour la slavistique allemande de publier ses revues en anglais ? Pourquoi pas le russe ? Après tout on peut s'attendre à ce que des spécialistes en langues slaves sachent tous lire cette langue...

²² Voir par exemple l'article de Claude Truchot (2011) : « L'enseignement supérieur en anglais véhiculaire : la qualité en question » sur le site <http://www.diploweb.com/L-enseignement-superieur-en.html>

généralisera. C'est par ce processus sociolinguistique qu'ont disparu les langues régionales et que disparaissent sous nos yeux les langues africaines et amérindiennes.

Le français est encore loin de cette situation catastrophique, et si les langues européennes s'affaiblissent au profit de l'anglais, le français sera sans doute une des dernières à succomber. Mais est-ce une raison pour laisser des décisions en faveur de l'anglais se prendre tous les jours à la tête des universités et des grandes écoles, sans que soient prises en compte leurs conséquences prévisibles, sans qu'un débat démocratique ait lieu, sans qu'on informe les citoyens ? Et s'il doit y avoir débat, qui devra le mener si ce n'est les linguistes, singulièrement absents à l'heure actuelle ? Les partisans du tout anglais, la plupart non-linguistes, dominent la scène avec des arguments pseudo-progressistes qui ne sont que des poncifs (la mondialisation, attirer les meilleurs étudiants, le classement de Shanghai, etc.). Lorsque le verrou de la loi Toubon aura sauté, ce qui est un objectif avoué, on pourra s'attendre au pire, et la fin de notre langue en tant que langue capable de tout exprimer sera programmée. Sans parler, naturellement, de la fin de la francophonie...

Conclusion

Comme on voit, il y a du pain sur la planche pour les linguistes, et pas seulement dans les quelques domaines qui viennent d'être évoqués. Mentionnons encore l'apprentissage du langage par les enfants, les pathologies linguistiques, le traitement automatique des langues, etc. Il n'y a que l'embarras du choix. Si nous intervenons là où notre expertise nous autorise à le faire, alors nous avons un avenir. Car nous ne pouvons continuer à nous enfermer dans ce qui devient une scolastique coupée des enjeux économiques, culturels et politiques de notre époque. L'avenir de notre discipline sera ce que collectivement nous en ferons.

Références

- BICKERTON, D. (2009)** : « Recursion: core of complexity or artifact of analysis », in Givón, T. and Masayoshi Shibatani (eds.), *Syntactic Complexity: Diachrony, acquisition, neuro-cognition, evolution*. 2009 vi, 531-544.
- CAPUCHO, F. (2008)** : « L'intercompréhension est-elle une mode? Du linguiste citoyen au citoyen plurilingue », In *Revue Pratiques* n° 139/140 - *Linguistique populaire ?* Cresef, 238-250.
- CAPUCHO, F. and PELSMAEKERS K. (2008)** : « Au-delà des familles de langues: le projet *Eu&I* », in *Les langues modernes*, 102-1, 75-80.
- CHOMSKY, N. (1957)** : *Syntactic Structures*, La Haye, Mouton & Co.
- DEMOLIN, D. (2011)** : « Recursion in non-human primate vocalizations », paper given at the *Language and Recursion Conference*, 14-16 March 2011, Université de Mons (Belgique).
- ESCUDE, P. et JANIN, P. (2010)** : *Le point sur l'intercompréhension, clé du plurilinguisme*, Paris, CLE International.
- FLAHAULT, F. (2007)** : *Adam et Eve. La condition humaine*. Paris, Mille et une nuits.
- FRATH, P. (2005)** : « Post-cognitivism : a Plea for Reference in Linguistic Theory », *Proceedings of the Third International Workshop on Generative Approaches to the Lexicon*, Pierrette Bouillon and Kyoko Kanzaki, eds., University of Geneva, May 19-21, 2005.
- FRATH, P. (2007)** : *Signe, référence et usage*, PARIS, Éditions Le Manuscrit.
- FRATH P. (2011)** : « La fin de la linguistique ». In *RANAM : recherches anglaises et nord-américaines. Language, speech, discourse, n°44/2011*, pp. 139-152. Coords: M. Boisseau et S. Kostantzer. Université de Strasbourg.

- FRATH P. (2011)** : « There is no recursion in language », paper given at the *Language and Recursion Conference*, 14-16 March 2011, Université de Mons (Belgique).
- FRIEDERICI, A. (2011)** : « Is there a brain basis for recursion? », paper given at the *Language and Recursion Conference*, 14-16 March 2011, Université de Mons (Belgique).
- GUIERRE, L. (1970)**: *Drills in English Stress Patterns*. Londres, Longman.
- HAUSER, M., CHOMSKY, N. & FITCH, T. (2002)** : « The Faculty of Language : What Is It, Who Has It, and How Did It Evolve? », in *Science* Vol. 298, 22 November 2002, 1569-1579.
- LANGACKER, R.W. (1984)** : « Active zones », *Proceedings of the Annual Meeting of the Berkeley Linguistic Society*, 10, 172-188.
- PUSTEJOVSKY, J. (1993)** : « Type Coercion and Lexical Selection », in *Semantics and the Lexicon*. J. Pustejovsky ed., Dordrecht, Kluwer Academic Publishers.
- (1995) : « Linguistic Constraints on Type Coercion », in *Computational Lexical Semantics*, Patrick Saint-Dizier & Evelyne Viegas eds., *Studies in NLP*, Cambridge University Press.
- RYLE, G. (1949)** : *The Concept of Mind*, Londres, Hutchison.
- TRUCHOT, C. (2011)** : « L'enseignement supérieur en anglais véhiculaire : la qualité en question » sur le site <http://www.diploweb.com/L-enseignement-superieur-en.html>
- WITTGENSTEIN, L. (1961)** : *Tractatus logico-philosophicus* suivi de *Investigations philosophiques*, traduit de l'allemand par Pierre Klossowski, Paris, Gallimard.